

# LES LANGUES NÉO-LATINES <sup>(1)</sup>

---

Jusqu'à l'établissement des langues nationales, les dialectes indigènes vécurent sur le pied de l'égalité; ils régnaient souverainement dans leurs antiques domaines. Certains eurent leur moment d'éclat et d'expansion préférés au dehors comme plus littéraires : tel le provençal, qui franchit les Alpes et les Pyrénées, imposa son éphémère domination aux dialectes nationaux d'Italie et d'Espagne; tel encore et surtout le dialecte de l'Île-de-France, qui, dès la seconde moitié du xiii<sup>e</sup> siècle, prélude en quelque sorte à son universalité. La France, au temps de Louis IX, connut une puissance extérieure qu'elle n'a plus revue qu'en 1700, sous Louis XIV et en 1810, sous Napoléon. Les Français étaient partout, en Syrie, en Chypre, en Arménie, à Constantinople, à Athènes, à Naples, en Navarre, en Hongrie; la Méditerranée était littéralement un lac français, et l'un de nos plus exacts historiens a pu écrire que « l'on pouvait aller, pour ainsi dire, de Paris à Jérusalem en ne marchant que sur des terres françaises ». Cette suprématie de la France et les merveilleuses qualités de son dialecte « royal » propagèrent à l'étranger, parmi les lettrés et les cours, l'usage du français, « parce que, dit Brunetto Latini, la parlure en est plus delittable et plus commune à toutes gens ». Que de mots gaulois du midi et surtout du nord de la France coururent le monde au moyen âge et envahirent les idiomes étrangers où le néo-latinisme va les relancer aujourd'hui pour en faire les pères de notre français dont ils ne sont eux-mêmes que les fils abâtardis par l'exil. Ainsi auberge, heaume, budget, les points cardinaux, etc.

Le morcellement dialectique répondait au morcellement politique des nations encore mal jointes dans leur vague unité de race. Lorsqu'elles se furent resserrées et fondues, les langues nationales, devenues nécessaires, surgirent d'elles-mêmes. Les hasards de la politique ou d'une culture plus avancée désignèrent

(1) Voir la *Nouvelle Revue* du 15 juin 1892.

les dialectes dominateurs : le français de l'Île-de-France, le florentin et le castillan, aujourd'hui langues nationales, ne sont que des dialectes arrivés. La langue nationale établie, tous les autres dialectes, hier ses égaux, tombèrent au rang de patois. Mais ils n'en subsistent pas moins, malgré leur déchéance. Ni l'école, ni le livre, ni le journal ne les entament; comme la plante, ils vivent de la terre maternelle. Arrêtés dans leur développement, sans littérature ni culture d'aucune sorte, immobiles dans leur archaïsme, ils gardent plus intacts, plus sincères et plus transparents les communs éléments de l'idiome primitif; ils sont les derniers témoins et la meilleure clef du parler des ancêtres.

### III

M. Adolphe Granier de Cassagnac publia en 1872 une *Histoire des origines de la langue française*. C'est un travail infiniment étudié, d'un bon sens magistral et d'une érudition merveilleuse, le plus complet, je crois, et le plus décisif qui ait été fait contre le néo-latinisme. Celui-ci se hâta d'en rougir au nom de la philologie française et s'en tint là; c'était plus commode que de le prendre corps à corps et de le réfuter. Ce systématique haussement d'épaules, aussi humain qu'inoffensif, ne nuisit point à la fortune du livre qui a été aussi lu que peut l'être un livre de ce genre. La foi néo-latine de plus d'un croyant en a été singulièrement troublée, et quant aux lettrés indépendants, ils en considèrent la thèse ceux-là comme la seule vraisemblable et ceux-ci comme la seule vraie. Non que tout soit irréprochable dans cette œuvre, à qui veut y regarder de près, et qu'il ne s'y rencontre même de rares endroits franchement mauvais. L'auteur, il faut l'avouer, traite les textes avec quelque licence : il lui arrive de les tirer à lui, soit en les entendant mal, soit en leur faisant dire plus qu'ils ne disent en effet; il semble en général qu'il soit plus sensible à la quantité qu'à la qualité des témoignages, s'encombrant de citations ou obscures, ou insignifiantes dont il n'avait que faire. Ça et là encore, sa science grammaticale paraît un peu courte. Peut-être aussi voit-il trop de gascon dans certaines inscriptions italiotes. Mais ce ne sont là que de menues faiblesses et qui n'entament pas la solidité du gros œuvre. Ce qui est tout à fait mauvais, c'est le chapitre où il s'efforce d'établir une différence originelle et radicale entre le latin de Rome

et celui du Latium : ce dernier, à l'en croire, seul indigène et national ; l'autre, celui de Rome, étranger et d'importation hellénique. Cette hypothèse est aussi insoutenable que celle du latin vulgaire du néo-latinisme qui n'en est, d'ailleurs, qu'une variante. Historiquement, la « république du nom latin », comme l'appelle Tite-Live, c'est-à-dire tous les peuples du Latium, y compris le peuple romain, parlaient différents dialectes de la même langue latine ; ils se comprenaient parfaitement entre eux. Philologiquement, il saute aux yeux, par tout ce qui nous reste de plus vieux textes latins, que de ce latin primitif dérive le latin classique et que la langue de Cicéron et de Tacite procède de celle de Fabius Pictor et de Livius Andronicus aussi naturellement que le français de Bossuet et de Voltaire découle de celui des trouvères. Ce qui est vrai, c'est que la suprématie politique de Rome amena celle de son dialecte et que celui-ci devint la langue officielle de tout le Latium d'abord, ensuite de toute l'Italie et, enfin, de tout l'univers romain. Muratori a dit : « Je suis forcé de reconnaître qu'en remontant de plus de mille ans en arrière, il y avait en Italie une langue vulgaire différente du latin et divisée en ces nombreux dialectes que nous y voyons encore. » Voilà la vérité historique et philologique. Ce « vulgaire » italien, étranger au latin par son vocabulaire et par sa syntaxe, faisait partie de la grande langue populaire qui dominait l'Occident : il en était, avec le gaULOIS et l'espagnol, l'un des trois principaux dialectes, et ces trois dialectes frères ont produit les trois langues sœurs.

A part cette malencontreuse distinction entre le latin de Rome et celui du Latium, qui n'est du reste qu'un hors-d'œuvre dans sa thèse, M. Granier de Cassagnac mène sa démonstration avec une verve de logique et d'érudition absolument convaincante. Il n'omet ni une raison, ni un fait, ni un texte, et de cette surabondance de preuves il tire cette conclusion dont l'évidence s'impose : loin d'être des langues néo-latines, le français, l'italien et l'espagnol continuent les idiomes antiques de la Gaule, de l'Italie et de l'Espagne.

Arrivé là, l'auteur s'arrête ; il ne fouille point dans les entrailles des langues sœurs pour y découvrir le secret de leur origine ou de leur parentage. Peut-être s'est-il abstenu prudemment de cette recherche, n'étant pas assez bien outillé, ce semble, pour la mener à bien. Mais voici que son point d'arrivée est devenu le point de départ d'un véritable philologue.

Le français c'est du gaulois, mais qu'est-ce que le gaulois? M. l'abbé Espagnolle a méthodiquement dépouillé le vocabulaire ancien et moderne de notre idiome, prenant chaque mot à part et remontant à travers la poussière et l'usure des siècles jusqu'à ses éléments essentiels : de cette grande information étymologique aussi sincère que savante, il a rapporté la conviction raisonnée que le fond du français, par conséquent de l'italien et de l'espagnol, était grec. Que vaut cette thèse? Je l'avoue, au milieu du néo-latinisme qui nous enveloppe, elle tombe comme une excentricité. Cette excentricité cependant, toujours, depuis qu'on fait de la philologie, des érudits du premier ordre s'en sont rendus coupables, et cela donne d'abord à réfléchir. Dom Martin écrivait au siècle dernier : « Qu'on étudie sérieusement la langue des Celtes et celle des anciens Grecs, on ne trouvera guère de différence de l'une à l'autre que celle qui provient de la nature des dialectes. » M. Espagnolle ne dit pas autre chose, et ce qui fait, en somme, l'unique mais essentielle nouveauté de sa thèse, c'est qu'il la démontre, et avec une telle abondance de faits qu'il la rend plausible.

M. Espagnolle a publié jusqu'ici deux ouvrages : *l'Origine du français* et la *Cléf du vieux français*, d'inégale étendue, mais d'égale valeur. Il est évident, à le lire, qu'il connaît tous les secrets de la méthode linguistique et qu'en particulier il n'ignore rien du néo-latinisme ; il en sait par cœur les maîtres et les disciples, ce qu'ils enseignent de meilleur et ce qu'ils pratiquent de pire : il n'est jamais dupe du savoir d'autrui et il l'est rarement du sien. Il possède, en outre, le grec et le latin, ce qui n'est pas, comme on pourrait le croire, chose ordinaire et commune chez les étymologistes de métier. Il les sait, non pas à la manière du simple humaniste qui se cantonne dans le beau classique, uniquement préoccupé de jouir et d'admirer, mais en érudit et comme en glossateur, curieux des mots et des formes archaïques ou dialectiques, attentif à toutes les raretés, les pénétrant et maniant avec une réelle maîtrise. Il y a du scoliaste chez lui : il est de la fureteuse famille des Pollux, des Athénée et des Hézychius, dont il a su tirer un si merveilleux profit. En dehors de ce grec d'à côté, très réel et très vivant en son obscurité populaire, mais qui eût embarrassé Platon, il n'invoque guère que la vieille langue homérique, langue composite, à ce qu'il semble, et faite de toutes les sonorités de l'organe hellénique.

Enfin, l'auteur de l'*Origine du français* connaît d'une manière intime et pratique plusieurs de nos grands patois, et c'est là un avantage inappréciable. J'estime que la possession en quelque sorte maternelle d'un patois, c'est-à-dire d'une langue qui se parle et ne s'écrit pas, par conséquent insaisissable en sa mobile diversité, est indispensable au philologue ; sans cela, si savant qu'il soit d'ailleurs, il garde un air gauche en linguistique, empêtré dans les règles et déconcerté par les caprices de l'usage. Or, un patois ne s'apprend pas ; pour le savoir, il faut l'avoir parlé d'abord. A la vérité, l'on en fait des grammaires, mais les meilleures ne valent rien. De sa physionomie générale le trait le plus caractéristique leur échappe : elles ne sauraient fixer son ondoyant individualisme. Seules les langues littéraires ont une grammaire parce que, jusqu'aux moindres nuances, tout chez elles est arrêté ; tout ce qui s'écarte de la règle est barbarisme ou solécisme, mauvaise orthographe ou mauvaise prononciation. Au contraire, le même patois change non seulement d'un lieu à un autre, mais d'une personne à une autre ; il est en quelque sorte personnel : celui qui parle peut modifier à son gré la physionomie du mot, son accent et jusqu'à certains de ses éléments, sa terminaison, par exemple, sans cesser d'être intelligible et correct. On peut pécher contre le génie d'un patois, mais non contre ses règles qui n'existent pas. Le spectacle de cette extraordinaire élasticité affine étonnamment le sens philologique : il en arrive à percevoir une infinité de rapports si délicats et si ténus, quoique très naturels, que tous les principes du monde n'eussent pu les lui révéler. En linguistique comme en tout, il y a quelque chose qui vaut mieux que la grossière et rigide méthode : c'est l'instinct, plus sûr que le savoir. Ajoutons qu'à la lumière du présent le passé s'éclaire et semble revivre, car la nature ne change guère : au-dessous des dialectes littéraires de la Grèce et de la langue commune qui en sortit se parlaient d'innombrables patois, aussi archaïques, aussi francs de règles, aussi flottants et incertains que les nôtres. Les lexicographes en ont sauvé quelques débris, et ces mots ont paru si étranges, si peu grecs, que la critique moderne, en cela plus téméraire qu'avisée, a décidé que ce devaient être des fautes de copistes : c'est tout simplement du patois grec.

C'est à cette habitude des patois que M. Espagnolle doit ce sentiment à la fois si fin et si juste de l'étymologie. C'est mer-

veille, en effet, de le voir suivre la piste du mot primitif à travers les permutations des lettres, les renversements des syllabes et les vicissitudes de l'orthographe et de la prononciation. Une si grande dextérité inquiète d'abord, mais il s'entoure de tant de lumière, de raisons et de faits, il justifie si pleinement son jeu, qu'on ne tarde pas à se rendre à l'évidente exactitude de sa manière, surtout si l'on compare le bonheur de la plupart de ses étymologies à l'in vraisemblance de celles de l'école néo-latine, d'ailleurs bien autrement tourmentées en leur incohérence.

Ce sont encore les patois qui, avec le vieux français, fournissent à notre étymologiste la preuve la meilleure, la plus éclatante et la plus irréfutable, de la grécité de notre idiome. On trouve à la fin de chacun des trois volumes de l'*Origine du français* des appendices que je serais tenté de préférer à l'ouvrage lui-même. Là se voient de longues listes de mots tirés de nos patois et de notre vieille langue, qui sont incontestablement grecs; ce n'est plus de la dérivation, mais, à la terminaison près, de l'identité. Tels les mots pyrénéens *artou* (pain), *aristao* (bien manger), *ara* (maintenant), *broucha* (sorcière), *cara* (visage), *cop* (coup), *coudounhia* (coing), *crida* (crier), *esperaca* (déchirer), *esquia* (reins), *esquilla* (ôter l'enveloppe), *esquiro* (écureuil), *houruca* (fouiller), *oera* (regarde), *patac* (coup), *peberi* (poivre), etc., c'est-à-dire le grec ἄρτος, ἀριστάω, ἀρά, βρύκα, κάρα, κόπος, κυδώνιον, κριδδῶ, ἐσπάραχα, ἰσχίον, σκύλλω, σκιούρος, ὄρυχα, ὄρα, πάταγος, πέπερι, etc.; tels encore les trois verbes essentiels *ada* (chanter), *bada* et *lala* (parler), soit ἄδω, βᾶδδω (dorien, pour βάζω) et λαλῶ. Quant à notre vieille langue, le grec y est si abondant et si intact, si littéral en quelque sorte, qu'il est impossible de le méconnaître. Quelque septicisme qu'on professe en matière étymologique, on ne voit point pour quelle valable raison l'on pourrait rejeter la grécité de termes comme ceux-ci : *blat* (blé) βλάττα; *caue* (chouette) καύνε; *abate* (inaccessible), ἄβατον; *cole* (bile), χόλος; *ache* (douleur), ἄχος; *anier* (ennuyer), ἀνιῶ; *basquiner* (ensorceler), βασκαίνω; *baucale* (vase), βαυκάλιον; *bricon* (mauvais sujet), βρικόν; *bruer* (couler), βρύω; *bosc* (bois), βόσκη; *cacon* (vilain, lâche), κακόν; *cadon* (vase), κάδον, etc. Il y a dans le vieux français des milliers de mots aussi manifestement grecs que ceux-là. Comment ne s'en était-on pas encore aperçu? A la vérité, Ampère avait dit un peu vaguement et par divination, ce semble, plutôt que pour l'avoir constaté : « Remarquez que, plus on se rapproche des origines de

notre langue, plus ses analogies avec le grec augmentent. » Mais on ne releva point l'indication ; personne n'y alla voir et ne fit d'enquête là-dessus. C'est qu'il n'y a guère que le néo-latinisme qui étymologise et l'on sait qu'il interdit au grec l'entrée de notre idiome.

Il est regrettable que M. Espagnolle n'ait pas commencé par le vieux français la démonstration de sa thèse : la preuve eût été, sinon plus décisive, du moins plus sensible et comme flagrante, notre vieux vocabulaire dénonçant d'abord son origine grecque. Prenons, par exemple, le mot *raifort*. L'école néo-latine le dérive couramment de *radix fortis*, ou encore de *raiz* et de *fort*, qui en est censé la traduction. Seulement nos pères ne disaient pas *raifort*, mais *rafan*, *rafane* ou *rafanelle*, qui est le grec *ρίζωνος*. Voilà donc le vrai mot et la vraie étymologie, et c'est évidemment de là qu'il faut partir pour arriver à *raifort*. Le second *a* s'est changé en *au*, ce qui est fréquent : on écrivait et l'on prononçait indifféremment *Afrique* et *Aufrique*, *bâfrer* et *baufre*, etc. L'*n* finale est devenue *r*, ce qui est non moins fréquent. On a ainsi *rafor* ou *raifor*. Ajoutons que les dialectes pyrénéens confirment le vieux français : ils disent, en effet, *rafiat*, *arrafiat*, *arrafen*, *arrafou*, et il n'y a pas trace de *radix fortis* en tout cela. L'auteur a reconnu lui-même, mais trop tard et déjà en plein travail, qu'il eût mieux fait de s'attaquer d'abord à notre vieille langue. Cela paraît dans la belle introduction de son ouvrage où il dit excellemment : « Quant au français classique, usuel, qui s'écrit et se parle, il est vrai qu'il y faut regarder à deux fois pour y voir du grec. Quatre siècles de primauté, de culture, et en quelque sorte d'entraînement, lui ont donné une allure originale qui n'est pas plus latine qu'elle n'est grecque, qui est française. » Et tout à l'heure, dans un remarquable spécimen de *l'Origine de notre vieille langue ou du galou*, il ajoutait d'une manière encore plus explicite : « Cependant, il faut le reconnaître, le français usuel est si éloigné, si détaché et si indépendant de ses origines, une sorte de culture intensive lui a donné une physionomie si profondément originale, qu'à le regarder l'on ne voit d'abord que lui : le grec n'y saute point aux yeux et, pour l'y découvrir, il faut le chercher et pour ainsi dire l'exhumer. » On ne saurait avouer plus franchement que si le grec s'aperçoit à l'œil nu dans le vieux français, il est beaucoup moins apparent dans le français moderne.

Aussi l'*Origine du français* cause-t-elle au premier abord quelque surprise. L'exhumation ne va pas toute seule, et cela se comprend de reste : le sens et la forme des mots ont reçu tant d'accrocs à travers les siècles, que les liens qui les rattachent à l'hellénisme sont parfois d'une excessive ténuité. Cette recherche du « filet à lier » est fort délicate ; il en faut bien venir, quoi qu'on fasse, à certains biais et à certaines subtilités inévitables, et cet artifice, si nécessaire et si bien justifié qu'il soit d'ailleurs, devient aisément suspect. Ajoutez à cela la nouveauté de la thèse. On a beau se dire que le néo-latinisme est une chimère et qu'il a contre lui le bon sens, l'histoire et la philologie, il y a loin de la négation de notre latinité à l'affirmation de notre grécité. L'esprit hésite, un peu déconcerté : il veut voir et toucher ; il réclame comme un abus d'évidence.

Certes, si l'on ne regardait qu'à la quantité, l'*Origine du français* aurait de quoi contenter les plus difficiles. Certains même reprochent à son auteur d'avoir découvert trop de grec dans notre langue ; ils en eussent admis beaucoup, infiniment plus que l'étroitesse néo-latine, mais trois volumes d'étymologies grecques, les deux tiers au moins de notre vocabulaire, cela les effraie. Il est vrai que notre étymologiste répond avec autant de sens que d'esprit : « Cette surabondance est-elle donc de notre faute ? Plus discrète, la thèse paraîtrait plus vraisemblable peut-être, mais elle serait certainement moins vraie. »

À les étudier de près, ces trois volumes sont loin d'être également parfaits. Le premier est en quelques endroits un peu sujet à caution : on y sent trop ce besoin de vider son sac et cette crainte du péché d'omission, un peu de cet « emballement », enfin, auquel le plus sage des inventeurs n'échappe guère ; il y a là plus d'une étymologie mal venue qu'il conviendrait d'amender ou de sacrifier. Au reste, je prêche un converti. M. Espagnolle ressent très vivement ces inévitables faiblesses du début ; je crois même qu'il les exagère. Tout à la fin de son ouvrage, après un *addenda* trop court sans doute, mais plein de promesses réparatrices, je lis cet excès de repentir : « Si le premier volume était à refaire, je le referais. » Le refaire, non ; mais le revoir et corriger : car le bon y prime de beaucoup le mauvais. En revanche, dans les deux derniers volumes, l'auteur est en pleine possession de son sujet et de sa méthode ; il avance d'un pas ferme et sûr : peu ou point de choses hasardées. Surtout l'œuvre

entière est d'une haute loyauté. Pour chaque mot, avant de proposer son étymologie grecque, l'auteur donne l'étymologie courante du néo-latinisme; le lecteur peut comparer et juger, pièces en main.

Les étymologies grecques de *l'Origine du français* sont à la fois tout l'ouvrage et toute la thèse. Si on les admet, l'on doit admettre la grécité des langues sœurs. Sont-elles admissibles, c'est-à-dire assez rigoureusement établies? Oui, si l'on ne tient pas outre mesure à cette absurdité, à savoir que le sens et la forme du mot français reproduisent rigoureusement le sens et la forme du mot grec classique. Qu'est-ce que le grec classique? Un idiome relativement récent et particulier aux Hellènes. Nés de la même langue mère, le grec gaulois et le grec hellénique se séparèrent de bonne heure, et tirèrent, en quelque sorte, chacun de son côté, gardant un fond commun de leur commune origine, mais l'appropriant nécessairement à leur génie, à leurs lois syntaxiques et phonétiques. Plus tard, dans les temps historiques, ils reprennent contact sur plusieurs points du monde méditerranéen, mais sans se pénétrer. Essentiellement différents par leur appareil phraséologique, ils se méconnaissent l'un l'autre : seule, la philologie eût pu leur révéler l'originelle communauté de leur vocabulaire, et elle n'existait point. Mais ce prétendu fond grec des langues sœurs n'est en réalité que le fond aryen! commun à toutes les langues indo-européennes! On le dit et l'on se trompe. Il n'y a pas de langue aryenne au monde dont le vocabulaire présente cette prodigieuse quantité de mots grecs, incontestablement grecs, qui se voient dans le français. L'aryen forme comme la parenté générale et plus éloignée des idiomes méditerranéens; le grec primitif, leur parenté particulière et plus intime, leur fraternité.

Pour atteindre ce grec primitif, notre auteur remonte aux deux plus archaïques dialectes de la Grèce, au dorien et à l'éolien, qui conservèrent jusque dans le plein épanouissement de l'hellénisme les traits les plus saillants de leur physionomie. Entre ces dialectes et la langue commune, il existe de nombreuses et profondes différences; ils ont gardé toute la souplesse, tout le ressort, toute la malléabilité des langues encore à l'état de formation. Le mot subit dans son organisme, son orthographe et sa prononciation les modifications les plus étranges : il s'allonge ou se tasse, transpose ses syllabes, permute toutes ses lettres,

voyelles et consonnes, le tout sans cesser d'être reconnaissable et intelligible, sans perdre en quelque sorte sa personnalité. C'est d'après l'incontestable authenticité de toutes ces métamorphoses, confirmées d'ailleurs par le vivant exemple de nos patois, que l'auteur remonte du mot français au mot grec, et qu'il prouve de la manière la plus plausible la grécité de notre vocabulaire. Y a-t-il abus d'ingéniosité, dans sa méthode, c'est-à-dire dans ce remue-ménage de lettres et de syllabes, et dans les identifications qui en découlent? Oui, pour le demi-savoir et le préjugé. Mais les esprits indépendants, et qui savent, ne peuvent s'empêcher de reconnaître la rigueur de sa manière et l'évidence de sa démonstration. Ils s'étonnent sans doute de voir que notre vocabulaire est grec, comme l'on s'étonne d'une chose dont on n'avait pas idée; mais la découverte s'appuie sur des preuves si solides et des faits si manifestes qu'il leur est impossible d'en contester l'éclatante réalité.

Assurément, parmi les innombrables étymologies grecques qui défilent dans l'*Origine du français*, il en est qui surprennent, et devant lesquelles on hésite; mais ce n'est pas telle ou telle étymologie en particulier, c'est l'ensemble et la masse qu'il faut regarder. Existe-t-il dans le français un millier de mots évidemment grecs? Si oui, cela seul suffit à établir son origine grecque. Or le français, surtout le vieux français, offre non seulement un millier, mais des milliers de mots aussi manifestement grecs que ceux-ci : *oar* (époux, héritier), d'ὄαρ; *o* (ce), d'ὄ; *obelie* (gâteau), d'ὄβελίς; *ores* (gardiens), d'ὄρες; *orgilos* (orgueilleux), d'ὄργίλος; *osme* (odeur), d'ὄσμή; *opes* (trous), d'ὄπας; *ocré* (jaune), d'ὄχρός; *offa* (lien), d'ὄφα; *œnas* (pigeon), d'ὄινάς; *oule* (fourrure), d'ὄύλη; *orphe* (veuve), d'ὄρφη; *oiat* (roseau), d'ὄιάς; *ore* (borne), d'ὄρος; *oi* (j'entends), d'ὄϊω; *onir* (honnir), d'ὄνεϊν; *ocler* (tourmenter), d'ὄκλειν; *organe* (lyre), de ὄργανον; *orgues* (orgueil), de ὄργῆς (ὄργή); *otalgie* (mal d'oreille), de ὄταλγία, etc. La grécité de notre langue une fois démontrée par des milliers d'étymologies certaines, celles qui, à première vue, paraissent douteuses, trop éloignées du sens et de la forme du mot grec, un peu en l'air enfin, prennent de la consistance et s'imposent à leur tour, grâce à l'autorité que leur prêtent les premières : ainsi fouler, de φύλλω (pour βύλλω); fourbu, de φορβός; frelon, de φῶρος etc. Dans l'*Origine du français*, l'excellent qui abonde, couvre le médiocre qui est rare.

Reste la syntaxe, cette âme de la langue dont le vocabulaire est le corps. La syntaxe des langues sœurs est-elle grecque? Leur vocabulaire étant grec, leur syntaxe doit être grecque. C'est une conséquence nécessaire : la similitude du vocabulaire emporte celle de la syntaxe, et réciproquement ; sans cela l'unité de la langue serait rompue. Mais de ce que leur syntaxe doit être grecque, il ne suit pas qu'elle doive être hellénique. Il ne faut jamais perdre de vue que le grec hellénique n'est qu'une branche du tronc grec, comme le grec latin ou le grec gaulois. L'Hellène Hérodote traite le grec pélasgique ou primitif d'idiome barbare ; il ne l'entendait pas plus qu'il n'eût entendu le gaulois ou le latin. Il suffit que les deux syntaxes gauloise et hellénique aient un certain air de famille ; il serait absurde de leur demander d'être en quelque sorte des ménechmes : ce sont deux sœurs qui se ressemblent plus ou moins, voilà tout. Qu'elles aient certains traits communs et familiaux, c'est évident. Le plus saisissant est l'article. Les trois grands idiomes méditerranéens et leurs innombrables dialectes ou patois, ont tous l'article et le même article. D'où l'ont-ils tiré? Le néo-latinisme le déclare né du latin qui ne l'a jamais eu. Il le procrée miraculeusement en démembrant *il-le* et *il-la* pour le singulier, *il-los* et *il-las* pour le pluriel ; il fait ainsi d'une pierre deux coups : il se procure, outre l'article, un pronom qui lui manquait. Comment explique-t-il cette merveilleuse naissance? Travail inconscient des peuples, dit-il. Travail systématique du néo-latinisme embarrassé, répondrai-je. Voit-on les masses occidentales emprunter à une langue étrangère, au latin, un mot essentiel, une partie de l'oraison, que le latin n'a point? Les voit-on encore se rencontrer toutes juste sur le même mot latin et toutes lui prêter juste le même sens qu'il n'eût jamais? Il semble bien que tout cela passe la conscience et même l'inconscience populaire. L'auteur de la *Clef du vieux français* s'y prend d'une manière plus naturelle et tout expérimentale : il étudie les différentes formes dialectiques de l'article méditerranéen, les ramène toutes avec de vieux textes plein les mains à une forme originelle unique et montre que cette forme primordiale, aujourd'hui représentée par la forme portugaise, n'est autre que la forme dorienne archaïque. Voilà donc l'identité de l'article gaulois et de l'article hellénique définitivement établie. Ce point de ressemblance entre les deux syntaxes est capital assurément, mais est-il décisif? Un fait, je

l'avoue, en atténué un peu l'importance : c'est que la syntaxe latine, qui est infiniment plus hellénique que la nôtre, n'a pas l'article. Je considérerais volontiers l'article comme un accident syntaxique, extrêmement caractéristique sans doute, et dont il faut tenir le plus grand compte, mais auquel on ne saurait uniquement se fier. Il est prudent, ce semble, d'entourer cette preuve principale d'autres preuves auxiliaires qui la soutiennent et lui prêtent en quelque sorte la main. Notre auteur l'a compris. Voici les pronoms personnels et possessifs. Comme pour l'article, il prend leurs formes antiques, les compare aux formes grecques les plus antiques, et arrive à leur complète assimilation : le tableau où il nous les représente les uns à côté des autres, littéralement semblables en toutes leurs personnes, est des plus démonstratifs. Là se bornent, jusqu'à présent, ses identifications syntaxiques. Il a poussé, il est vrai, une pointe heureuse dans la conjugaison en indiquant la formation grecque de l'indicatif présent des verbes ouïr et aller, si vainement tracassés par le néo-latinisme, mais de ce côté beaucoup reste à faire. Pourra-t-il aller plus loin ? Parviendra-t-il à trouver le joint entre le verbe gaulois et le verbe grec ? Ce serait un pas immense. Qui sait ? Il a découvert tant de choses, qu'il peut bien encore découvrir celle-là, Qui se doutait de la grécité de notre vocabulaire ? Et la voilà mise en pleine lumière. Pourquoi n'arriverait-il pas à établir la grécité de toute notre syntaxe ? La patience est le génie du chercheur et le hasard son étoile. Ce qui saute aux yeux, c'est que la voie que suit l'auteur est la seule bonne. C'est en creusant jusqu'au tuf, je veux dire jusqu'à leurs formes les plus archaïques, les deux syntaxes gauloise et hellénique, qu'on doit arriver à la syntaxe pélasgique ou primitive, C'est en se rapprochant le plus possible du moment de la séparation des deux idiomes frères qu'on doit les rencontrer plus ressemblants. C'est dans les plus hauts temps enfin que leurs syntaxes doivent, je ne dirai pas se confondre, mais présenter cet air de famille, témoignage de leur commune origine pélasgique.

En l'absence, ou plutôt, j'aime à le croire, en l'ajournement des faits positifs et des preuves scientifiques, il existe une preuve générale, preuve de sentiment si l'on veut, mais concluante à sa manière, visible à tous les yeux et palpable à toutes les mains : c'est l'allure phraséologique de notre vieil idiome. Il n'est pas de lettré qui, ayant voyagé au delà du xvi<sup>e</sup> siècle, et poussé jusqu'à

nos premiers trouvères et troubadours, n'ait été frappé de la prodigieuse souplesse de notre syntaxe archaïque. Les mots se pressent en quelque sorte dans la phrase, dociles et marchant à l'appel du rythme ou du sentiment. L'article et le pronom se produisent ou s'effacent; l'adjectif précède ou suit, se rapproche ou s'éloigne; le verbe fuit les formes compliquées de ses temps composés; le substantif se met plus ou moins en vedette selon son importance; l'inversion triomphe, différente en quelques points de l'inversion grecque parce que notre langue n'eut jamais de déclinaisons, mais aussi abondante et aussi pittoresque. Tout semble jeté, désordonné, et tout est grâce et lumière. On se croirait en pleine phrase grecque. Que d'agréables pastiches gallo-grecs a inspirés cette étonnante similitude des deux syntaxes! Homère en gaulois, c'est encore Homère en grec. La grécité de notre syntaxe, la voilà en chair et en os, vivante et chantante dans l'idiome de nos pères.

*L'Origine du français* est surtout une œuvre technique; les idées générales et maitresses y sont, mais éparses et un peu perdues dans la discussion étymologique. Dans la *Clef du vieux français*, l'auteur a condensé l'essentiel de sa thèse. Cela ne tient qu'une centaine de pages, mais pleines de vues et de suggestions. Les faits y surabondent, saisissants par leur nouveauté et par leur évidence: si nouveaux, en effet, qu'ils étaient ignorés de tous, et d'un autre côté, si manifestes qu'on ne saurait les contester. Nous assistons d'abord à la lutte entre le grec-français et le français-latin. Tantôt c'est le premier qui l'emporte: *éloge* (ἐὐλογία), triomphe, de *laude* (laus). Tantôt, c'est le second: *injurier* (injuriari) chasse *loidorer* (λοιδορῶ). Tantôt enfin l'un et l'autre se maintiennent également invaincus: ainsi *couper* (κόπω) et *amputer* (amputare). Les trois tableaux qui exposent cette sorte de drame philologique sont du plus grand intérêt. Viennent ensuite de longues listes de vieux mots français relatifs à l'homme, aux parties externes et internes du corps, aux principales actions, à la parenté, aux métiers, aux instruments, etc. Ces catégories, visiblement grecques, sont d'autant plus concluantes qu'elles ne renferment que des mots usuels, familiers, nécessaires. On ne peut dire qu'ils viennent du latin, car le latin ne les a pas. Ils viennent donc du grec, et ils en viennent presque littéralement. La parenté du galou et du grec est si intime qu'elle s'étend quelquefois aux différentes formes du même mot: ainsi

le vieux français a coper, copter, cottir, cosser et costeir, de même que le grec a κόπω, κόπτω, κόττω, κόσσω et κόστω.

Notre vieille langue sera bientôt tout entière exhumée. Mais, dans ce qu'on en publie tous les jours, que d'incertitudes d'interprétation! A vouloir expliquer le vieux français par le latin, le néo-latinisme patauge : ou il se voit contraint d'avouer son impuissance, ou il aboutit à des non-sens. L'auteur de la *Clef du vieux français* cite une cinquantaine de ces textes désespérés ; il les entreprend à l'aide du grec et il en détermine le sens non seulement d'une manière probable, mais tout à fait plausible. En vérité, la meilleure clef du *galou*, c'est le grec.

Le vieux français est si merveilleusement riche, par son fond national, c'est-à-dire grec, que si l'on éliminait de notre idiome tout le latin qui s'y trouve, il n'y paraîtrait point. Le latin n'y est qu'une superfétation ; il n'a rien suppléé, il n'a fait que se substituer à ce qui était. Otez *médecin, ouvrir, fenêtre, frauder, caverne, boire*, etc., et vous avez, pour les remplacer, le grec-gaulois *myre* ou *fisicien, bader, bace, barater, basme, pier*, etc. Souvent, pour exprimer la même action, le grec-gaulois a jusqu'à cinq termes différents : ainsi *danser, trecher, treper, gïgler, baller*.

On voit que du vieux français déborde en quelque manière la grecité de notre idiome. La *Clef du vieux français* le montre à grands traits et sans appuyer ; l'*Origine de notre vieille langue ou du galou*, que l'auteur annonce et dont il a déjà donné un spécimen, fera le détail de la preuve, en analysant le vocabulaire ancien comme l'*Origine du français* analyse le nouveau. Les deux ouvrages s'éclairant et confirmant l'un l'autre, la démonstration sera complète et comme plus triomphante.

#### IV

Le néo-latinisme, je l'ai dit, ne s'est pas toujours montré aussi exclusif à l'égard du grec. Le temps n'est guère éloigné où il lui faisait encore une part fort honnête dans la composition de notre langue : après le latin, il en était à ses yeux l'un des facteurs principaux. Aujourd'hui il ne l'admet plus que dans une proportion ridicule. Pourquoi ce revirement ? Il faut l'attribuer uniquement, ce semble, à certain scrupule d'ordre historique qui lui est venu sur le tard. La grande objection qu'il soulève contre la pré-

sence du grec dans notre idiome est celle-ci : Comment y serait-il entré ?

Remarquez d'abord que ce n'est là qu'une difficulté de détail. La question demeurerait éternellement sans réponse que le fait lui-même n'en serait nullement infirmé. Oui ou non, le fond des langues sœurs est-il grec ? Voilà le seul point qui importe ; tout le reste est secondaire. Que de choses dans la science et dans la vie, d'ailleurs parfaitement avérées, qu'il est impossible d'expliquer autrement que par des conjectures plus ou moins ingénieuses !

Remarquez en second lieu qu'à la serrer d'un peu près, la difficulté est la même, qu'il s'agisse de vingt mots ou de vingt mille. L'école néo-latine reconnaît qu'il y a dans notre langue une vingtaine de mots incontestablement grecs qui n'ont pu y pénétrer par le latin puisque le latin ne les a point. Comment y sont-ils venus, alors ? Elle n'en sait rien, ce qui ne l'empêche pas d'admettre leur présence. De ces vingt mots, elle n'exige ni passeport, ni laissez-passer d'une douane académique quelconque : pourquoi se montre-t-elle plus rigoureuse à l'égard d'une infinité d'autres dont la grécité est tout aussi incontestable ? C'est du pur arbitraire et d'une flagrante inconséquence.

Le fond grec des langues sœurs implique l'origine grecque des peuples qui les parlent : là où il y a communauté de langue, il y a communauté de race. Ce fait seul est certain et de notoriété historique ; le surplus est du domaine de la conjecture.

M. Espagnolle croit que les Pélasges, ancêtres des Hellènes, ont couvert l'Europe occidentale de leur tribus, que de l'Italie, leur dernière étape historique, ils se répandirent en Gaule et en Espagne, qu'ils en furent ou les premiers occupants ou les premiers dominateurs et que la race celtique, la plus nombreuse, la plus entreprenante et la plus glorieuse de l'Occident, est d'origine pélasgique. Cette opinion n'est ni nouvelle ni invraisemblable. Elle a été et elle est encore celle de beaucoup de savants de marque. Elle se fonde sinon sur des preuves péremptoires, du moins sur de fortes présomptions ; elle a pour elle la pluralité des traditions et de saisissantes homonymies géographiques. Certains historiens ne veulent pas entendre parler des Pélasges ; les Pélasges les désespèrent, donc ils n'existent pas. Ils ont si bien existé qu'on relève la trace de leurs pas des bords du Tigre au littoral méditerranéen de l'Espagne. On les trouve en Asie Mineure, dans toute la Grèce continentale et insulaire, en Italie, en

Sardaigne, à Sagonte. Race aventureuse et toujours en marche, l'ironie populaire dérive leur nom de celui de « Pélarge », la cigogne, l'oiseau migrateur. D'Homère à Thucydide, ils hantent l'imagination hellénique : les poètes les chantent, les mythographes les embrouillent et les historiens les démêlent. Sur la fin de l'âge héroïque, leur nom générique s'efface ; ils entrent dans le mythe. Achille, le héros de l'*Iliade*, est un Pélasge ; il symbolise la grandeur évanouie de la race. Homère les appelle « divins » : l'apothéose homérique est une oraison funèbre. Mais l'Hellène ne les oublie point : il les avoue pour ancêtres ; il invoque le « Zeus pélasgique » de Dodone ; il appelle son premier alphabet l'alphabet pélasgique ; il sait que son idiome se rattache à la langue pélasgique par l'éolien primitif qui continue à se parler autour du « corps hellénique » dans tout le nord et tout l'ouest de la péninsule, du bosphore de Thrace au golfe de Corinthe. Les Athéniens se vantaient d'être des Pélasges ; les Gaulois l'étaient sans s'en vanter et probablement sans le savoir.

Ce peuplement de l'Europe occidentale par les Pélasges expliquerait à merveille non seulement la grécité des idiomes méditerranéens, mais encore la nature archaïque, éolienne et dorienne, de cette grécité. Car enfin, pour que le grec, et cette sorte de grec, s'implantât en Occident, il a fallu l'implantation même d'une race grecque primitive. Or l'on a beau regarder dans les temps historiques, l'on n'y voit point d'occupation grecque assez considérable pour gréciser l'Occident. Ni les établissements probables de l'âge héroïque ni les colonies certaines de l'âge historique n'ont pu y suffire. Marseille ne date que d'hier : qu'est-ce que six siècles avant notre ère ? Elle fut puissante sans doute : elle couvrit de ses comptoirs et de son influence tout le littoral méditerranéen, du Var au cap Saint-Martin. Elle propagea certainement le grec dans toute l'étendue de son domaine, elle dut même le semer au dehors, et par ses agents commerciaux, par ses *mercanti*, un certain nombre de mots grecs usuels et en quelque sorte marchands firent le tour de la Gaule et de l'Espagne : c'est à cette sorte de propagande mercantile qu'il faut attribuer cette légère teinte hellénique qui tranche avec l'antique grécité des langues sœurs. Mais, à cette époque tardive, la race gauloise dominait en Occident ; elle était en pleine possession d'elle-même, de sa langue, de son génie et de sa civilisation. Le Pélasge-Celte et le Pélasge-Hellène étaient deux étrangers, deux

barbares l'un pour l'autre : leurs idiomes, également consistants, ne pouvaient plus se mêler. Un petit nombre de Gaulois put apprendre le grec hellénique : l'un d'eux disait qu'il était étonné de cinq choses, dont l'une était qu'étant Gaulois il parlait grec ; mais le grec gaulois ne fut point entamé par le grec hellénique de Marseille : il resta tel qu'il était, immobile dans sa propre grécité. L'hypothèse pélasgique est jusqu'ici la seule vraisemblable. Si on ne veut pas l'admettre, eh bien ! qu'on en trouve une autre plus plausible : qu'on amène en Occident une autre race grecque quelconque qui s'y enracine, elle et sa langue ; car, encore une fois, il n'y a que l'occupation de l'Europe occidentale par une race grecque primitive qui puisse rendre compte de la grécité des idiomes méditerranéens.

L'auteur de *l'Origine du français* ne semble pas autrement entêté de sa conjecture pélasgique ; que les Gaulois soient Grecs par les Pélasges ou de toute autre manière, cela lui importe peu. « La question historique reste ouverte », dit-il sans ombre d'opiniâtreté. Ce qui lui tient uniquement au cœur, c'est le fait philologique, c'est-à-dire la grécité de notre idiome.

Il établit cette grécité :

1° Par les deux tiers du vocabulaire usuel et par tout le vocabulaire archaïque, par les patois (surtout par les patois pyrénéens) et par la partie antique de la « langue verte » ;

2° Par certaines affinités syntaxiques (article et pronom) ;

3° Par la nomenclature géographique ;

4° Par les noms des monnaies gauloises (il y a là-dessus, en tête du second volume de *l'Origine du français* une lettre pleine de faits précis et d'observations judicieuses adressée à l'auteur par un de nos plus jeunes mais non des moins habiles numismates, M. H. de la Tour) ;

5° Par les noms relatifs à la hiérarchie et à la religion druidique (sur ce point important, dom Martin avait ouvert la voie).

Voilà, ce semble, une démonstration des plus imposantes. Je dirais qu'elle est irrésistible si le préjugé n'avait le secret de résister à l'évidence même.

Le premier volume de *l'Origine du français* a paru il y a cinq ans ; le dernier vient de paraître. L'ouvrage a eu un surprenant succès de discussion intime. On en a peu parlé dans le journal ou la revue, mais on en a beaucoup causé entre érudits. Et avec quel feu ! C'est étonnant comme on s'enflamme aisément

et longuement sur ces calmes sujets. Si l'on écoute les opinions extrêmes soit en bien, soit en mal, la moyenne des dires paraît être celle-ci : la thèse est des plus vraisemblables et la démonstration, surtout pour le vieux français, absolument saisissante.

Toujours entre érudits, on est un peu surpris que l'Académie française, qui étymologise en son nouveau dictionnaire, ne regarde point à ces étymologies grecques dont la plupart sont si heureuses, si éloquentes, si plausibles. On oublie, ce semble, qu'innover n'est point dans sa fonction : n'est-elle pas faite uniquement pour consacrer l'usage et le succès ? Elle nous sert des étymologies néo-latines parce qu'elles sont du goût du jour : comme le sage, elle suit la mode et ne la fait pas.

Une thèse de haute érudition du genre de celle-ci relève surtout de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Elle eût bien fait de distinguer l'ouvrage en attendant qu'elle accueillît l'auteur : car, pour un si grand et beau travail, elle se devrait à elle-même de l'adopter. Mais l'on est terriblement néo-latin là dedans, et il n'y a pas d'apparence que cela change de sitôt. On apprend peu sur le haut de la vie et l'on désapprend encore moins. Lombroso l'a dit : Les doctes compagnies sont particulièrement sujettes au misonéisme.

Par bonheur, en dehors de nos conservatoires de néo-latinisme, vivent et peinent des travailleurs jeunes et francs de préjugés, impatientes des formules de commande et ouverts aux solides nouveautés. Ceux-là ont fait accueil à l'*Origine du français*. Ils savent gré à son auteur de les avoir enfin débarrassés d'un système anti-historique et anti-philologique dont ils soupçonnaient l'inanité, mais auquel les enchaînaient encore l'éducation et l'habitude. L'élite studieuse d'aujourd'hui sera l'élite maîtresse, écoutée et suivie de demain. C'est par elle que la grécité des langues sœurs se poussera dans le monde et même dans les académies.

J. LEFEBVRE.